

PUISSANCES DE L'ARTIFICE

Empirisme

Qu'est-ce que l'empirisme? On le trouvera dans cette décision : le parti-pris de l'expérience, au sens où l'expérience doit toujours se conduire. On voudrait dégager les conséquences de cette formule. Une expérience ne saurait être simplement reçue, comme des objets à un sujet : elle suppose pour se déplier tout un parcours aventureux, des inventions, un agencement pratique. En elle, c'est chaque fois un monde qui se façonne.

Dans ce parcours, la pensée ne se sépare pas des puissances qu'elle met en oeuvre. Elle est elle-même une puissance qui selon sa propre intensité, développe plus ou moins finement les êtres dont elle a la charge : *vis nativa* de l'esprit, qui cherche à dégager d'autres modes d'existence. Force et oeuvre, la pensée ne peut se montrer qu'à sa naissance, au point où se confondent encore ruse et naïveté. De là un double aspect de l'empirisme, une ambiguïté décisive, qui ajuste l'immanence sur le devenir. La ruse, c'est la capacité d'artifice, d'outrepassement, la naïveté, c'est l'affirmation de l'immanence, l'unité de la pensée et du réel dans l'expression de la puissance. Rien de formel ni de réflexif dans cette attitude : simplement, elle suit cette idée que la pensée est un parcours, une force qui s'exerce à même les êtres, une puissance de transformation, qui crée à son tour de l'existence possible. Toujours, elle ne vaut que par ce qu'elle produit. Avec une force abrupte, l'empirisme se tient dans cette idée, paradoxale, que l'immanence doit être construite.

Selon Deleuze, l'expérience, le parcours de l'artifice, c'est un "agencement", un continuum d'intensités. Pour les classiques de l'empirisme, c'était l'"association"¹. Par là, ils n'entendaient pas seulement une association d'idées, mais une création d'univers, une totalité qui se tisse par transition, où les événements communiquent. L'association, c'est l'immanence en tant qu'elle se construit, l'expression comme dégagement de puissance. Un tel propos nous

¹ Voir Hume : *Traité de la nature humaine*, trad. Le Roy, p. 75-80, et Condillac : *Essai*, éd. Galilée, p. 125-132.

mène à la naissance du monde, sous les représentations et les codes : là où le sujet ne se dit pas encore, et où le sens déborde les objets, forcément, puisqu'il est en attente, et trace lui-même un devenir. Dans cet espace, on est bien loin de l'intériorité, tout comme des faits matériels : l'expérience, le monde dépend de nous².

Expérimenter, c'est donc être aux aguets, ouvert à l'événement. C'est en lui que la pensée produit ses propres règles : il s'agit moins de mettre en ordre des éléments, ou d'accueillir des intuitions, que de prolonger un sens, celui que l'événement dessine. Aussi, rien de plus *délicat* que l'attention à ce qui arrive : de plus naïf et de plus rusé. En effet, construire une expérience forme toujours le premier des problèmes : il faut du tact, de la finesse, toute une ascèse. A travers cette décision, on reconnaît le style curieux de l'empiriste, son goût pour le risque et l'essayage. Comme il travaille par connexions, associations, son ouvrage se passe de la réflexion, comme des protocoles de finalité. Pour lui, l'expérience est à construire, à prolonger, jamais à justifier.

Connexions et replis

Ainsi, la pensée ne réside pas dans la réflexion, ou la formule, mais dans les pratiques, d'où sortiront, pour autant qu'elles soient menées, des représentations et des formes. Désormais, conscience et formulation passent en position dérivée : par rapport à l'expérience, à l'immanence de la pratique, elles valent comme des résultats, des concrétions dans le champ de l'immanence.

De là suit une profonde méfiance, une violence critique propre à l'empirisme. Si l'artifice est toujours pratique, si, dans la construction d'un monde, la pensée ne vaut que par les forces qu'elle engage, alors l'adversaire, ce n'est pas le réel ou la nature, encore moins l'événement : l'ennemi est toujours intime, intérieur. Il se trouve dans la pensée elle-même, dans son éventuelle faiblesse et ses formes inopérantes, ses produits dégradés ou stériles, bêtise et bassesse³. En elles, la pensée forme un repli qui marque toujours une perte de puissance. Dans la bassesse et la bêtise, elle perd l'événement, elle finit par ne plus se connecter à rien. Ces formes tristes se reconnaissent à ce caractère : le retrait, l'involution du sens, leur puissance réduite à une réaction⁴.

² sur cette distinction de l'événement et de l'état de choses, voir les chapitres 20, 21 et 24 de la *Logique du sens*.

³ sur la bassesse, et la bêtise, cf. *Différence et répétition*, p. 195-198, et *Nietzsche et la philosophie*, p. 86-89.

⁴ sur la genèse des des forces réactives, cf. *Nietzsche et la philosophie*, p. 127-135.

En elles, l'expérience n'est plus prolongée, ni construite, elle n'est que ressentie. Aussi, l'empiriste regarde avec méfiance tout ce qui, dans le sens, présente l'aspect d'une chasse gardée, d'un repli ou d'une réserve : les formules et les codes autonomes, les représentations, les fantômes de l'intériorité.

Telles sont les puissances mauvaises, ou faibles : quand le monde ne se construit plus, lorsque ses connexions imploient, et laisse derrière lui, comme des scories, des éléments isolés, insignifiants.

Si l'immanence est à construire, alors on doit demander : comment s'écroule une pensée, comment peut s'effondrer le sens? L'empiriste répond : lorsque l'artifice échoue, se replie, et nous ramène dans l'univers des sujets et des objets, univers misérable où il n'arrive jamais rien. Mais aussitôt, survient une seconde question, bien plus intimidante : qu'est-ce qui permet l'échec d'un artifice, sa faible puissance, si l'on admet qu'il n'a d'autre ennemi que lui-même? Si l'artifice, ou l'expérience, peut s'affaiblir, ou s'autodétruire, il y aurait alors une puissance du Mal, et donc une brèche dans l'immanence, l'univocité, désormais vaines formules. Avec elles, c'est tout l'empirisme qui disparaît, au profit des dualismes de la réflexion, de tous les formalismes - sujet et objet, empirique et transcendantal, idéal et réel.

La réponse est pourtant tenace. Avec les grandeurs négatives, elle rejette cette question sournoise. L'artifice, la pensée ne peuvent s'autodétruire, puisqu'à leur naissance, ils sont transitifs, jamais réflexifs. Simplement, ils peuvent être forts ou faibles, plus ou moins intenses, comme les rencontres qui les affectent⁵. Si bien qu'il ne peut exister de puissance du Mal : par définition, une telle puissance serait nulle. La négation ne recouvre rien qu'une absence, ce retrait que l'on retrouve, justement, dans la bêtise et la bassesse, scories d'une expérience qui n'a pu commencer. Il n'y a jamais que des affaiblissements, des rapports ineffectifs, à savoir des puissances qui ne trouvent pas leur exercice.

Aussi, l'empiriste précise son paradoxe : dans l'expérience, on ne trouve jamais que des variations d'intensités, en nous et hors de nous, et pourtant, chacune dépend de nous, comme l'objet d'un combat⁶. Si l'on croit en une

⁵ Il n'y a donc pas de sujet, ou de principe du Mal, mais seulement des mauvais effets, des compositions qui se détruisent. Le mauvais reste toujours extérieur, présent dans le hasard des rencontres. Le mal n'est jamais intérieur, ou réflexif, c'est au contraire l'intériorité qui procède du mauvais, des affections faibles. Cf. *Spinoza. Philosophie pratique*, p. 55-62, et *Nietzsche et la philosophie*, p. 63-64, 72-73, 197-200.

⁶ Sur le sens du combat, et sa distinction par rapport à la guerre, voir *Critique et clinique*, p. 165-169.

puissance du Mal, c'est justement par défaillance, par défaut d'analyse, et de délicatesse. Au principe de tous les dualismes, formalismes et jugements moraux, se trouvent toujours deux confusions : le rabattement des différences sur la négation, et des relations sur les termes séparés. Dans un cas, les différences prennent un aspect numérique, soumis à une logique de classement, en termes de présence et d'absence : on replie les variations continues, les intensités, sur un ensemble inerte de choses, d'individus, et l'unité d'un sujet qui les mesure, les met en ordre ou les rejette⁷. Dans l'autre aspect, on confond l'événement et l'accident : on replie le sens, l'expérience, sur le hasard des rencontres, alors que toute expérience consiste justement à transformer le hasard⁸. Dans les deux cas, on perd de vue tout le sens du devenir, autrement dit, l'expérience même : si l'immanence est à construire, c'est précisément qu'elle n'existe pas sur le mode d'un état de choses, discrètes et simultanées⁹; si l'association est une puissance, et crée de l'existence, alors les connexions qui emportent les êtres les placent dans un destin qu'à l'état séparé, ils ne possédaient pas.

Critique du jugement

Ici se montre l'humour de l'empiriste : l'idée sérieuse du Mal, du négatif, dont on tirait argument pour cliver l'expérience, il la retourne comme un gant, pour dénoncer en elle ce qui empêche l'expérience de se produire. Cette pensée exprime toujours la faiblesse, elle ne dégage rien. C'est justement derrière elle que se cache l'Ennemi, et avec lui, les puissances faibles, le miroir de l'intériorité, le regard du jugement.

Si l'on s'engage dans l'expérience, l'Ennemi, c'est le jugement, parce qu'il ne produit rien. Comment le définir? A la manière courante : c'est un acte de classement, de sélection, qui à travers une forme binaire, par lien et coupure, introduit une force, pour trier et classer les objets. Autrement dit, le jugement ne produit rien d'autre qu'un découpage, une coupe dans le multiple, et à

⁷ A cette question, Gilles Deleuze consacre tout le chapitre III de *Différence et répétition*.

⁸ C'est le premier sens de l'Amor fati stoïcien, comme de l'Eternel Retour. Voir *Logique du sens*, chapitres 5, 20 et 21, 24.

⁹ Thème central, dans la *Logique du sens*, de l'événement comme "extra-être", et dans *Le Bergsonisme* et *Cinéma*, du virtuel à l'oeuvre dans les multiplicités intensives. Cf. aussi *Empirisme et subjectivité*, p. 2-14, sur l'associationnisme comme distinction des relations et des termes.

travers elle, une image arrêtée. Dans ce moment de scission, se dressent le sujet et l'objet, comme les produits d'un triage. Action fondatrice pour préserver l'unité nominale des corps, des objets et des ensembles, le jugement, pourtant, épuise sa portée dans le moment de son geste : rien en lui ne garantit l'intensité de la force, et la pertinence du découpage. En effet, un jugement peut être indifféremment inadéquat ou précis, expressif ou bête et empreint de bassesse, sans que la forme de l'acte en soit changée. Ce qui qualifie les jugements, c'est justement l'analyse, délicate ou grossière, l'intensité, faible ou forte, qui les traversent : elles ne lui appartiennent pas. Aussi, en dehors de la coupure qu'il impose, le jugement ne produit rien, il ne constitue rien. En imposant sa forme, toujours la même, il n'énonce rien, à travers elle, que sa propre reproduction. C'est le plus bas degré de l'expérience. En dernier lieu, une pensée qui se contente de juger n'exprime rien du tout : dans le miroir plat de sa réflexion, elle ne fait que signaler son existence, et se replie sur son image.

Si, pour l'empiriste, le jugement est l'Ennemi, le plus bas degré de l'artifice, c'est qu'il "empêche tout nouveau mode d'existence d'arriver."¹⁰ En lui, se reflètent toutes les formes creuses, les puissances affaiblies et stériles; ou plutôt, il les suscite, comme la pensée la plus solitaire, la plus pauvre en connexions. Ainsi, Jugement et Négation ne font qu'un, ils renvoient indéfiniment l'un à l'autre. Parmi leurs reflets, les synthèses de la conscience, les platitudes du sens commun et de la loi, les hiérarchies organiques et finalistes, les ordres transcendants : toutes formes de classement qui organisent et légifèrent sans exprimer un contenu.

Artifices et mondes

Pourtant, dira-t-on, il faut bien juger, car toute expérience suppose une sélection. D'où cette question : dans le devenir, comment opérer le tri, sans avoir à juger? Ici, se creuse un peu plus le paradoxe empiriste : l'expérience par elle-même, est sélective, pourvu qu'elle soit conduite. Elle ne requiert, pour s'exprimer, et s'affiner, aucun critère extérieur. Au contraire, le seul critère ne peut être qu'immanent : c'est le parcours de l'intensité même, la liaison ou la connexion la plus puissante¹¹. Par ce terme, l'empiriste ne désigne pas une force matérielle et quantifiable, mais le développement d'une expression : tout

¹⁰ Cf. *Critique et clinique* ("Pour en finir avec le jugement"), p. 168-169 : "C'est peut-être là le secret : faire exister, non pas juger. S'il est si dégoûtant de juger, ce n'est pas parce que tout se vaut, mais au contraire parce que tout ce qui vaut ne peut se faire et se distinguer qu'en défiant le jugement."

comme en harmonie, un ton donne la mesure d'un thème, l'intensité dominante désigne une "notion commune"¹² par sa disposition à entrer en résonance avec d'autres.

Les événements communiquent à la façon des intensités musicales : pour autant qu'ils s'associent, ils tracent une unité qui ne leur préexistait pas¹³. C'est dire qu'on ne peut, du dehors, imposer son unité à l'expérience, par jugement ou synthèse. Au contraire, l'unité est toujours transitive : elle n'existe qu'au milieu de l'association, dans la ligne qu'elle dessine entre intensités. Il faut d'abord tracer la ligne : la seule finalité consiste alors dans l'ajustement, analytique et musical, d'un *accord*. La puissance secrète de l'artifice, c'est l'idée d'une sélection interne : la production, par la seule pratique, d'un accord immanent.

Comment se construit un monde? Prenons l'exemple des aveugles, chers à Diderot. Dans leur cas, c'est tout l'appareil du sens commun qui s'est effondré : aucune synthèse centrale, aucune finalité ne vient combler l'absence de liaison entre leur répertoire sensible, le tact, et la vision qui sert de modèle à ceux qui voient. Le seul problème qu'ils se posent concerne l'unité de leur expérience, puisque la cécité les condamne à vivre entre deux mondes. Tout leur propos, c'est de se faire un territoire, un monde propre, tout en restant connectés au reste des hommes, tout en persistant à parler leur langage. Puisque entre vision et tact, aucune liaison directe ne peut s'établir, on pourrait penser que les aveugles resteront confinés dans un monde incertain, fantomatique, parmi des idées inadéquates et tronquées, des tentatives ratées. Pourtant, rien de plus délicat, de plus incisif que leur pratique leur tact est assez fin pour suppléer à tout. Sans doute, il est sûr que des connexions restent impossibles, mais il s'agit de phénomènes qui n'existent pas pour eux. Par exemple, la réflexion d'un

¹¹ Ce thème continuiste, cher à Deleuze, revient dans tous les grandes inspirations empiristes : chez Spinoza, puissance d'être affecté (et son rapport à la construction des notions communes), intensité de l'idée chez Hume (force et vivacité), "quantité de liaison" chez Condillac. Cf. par exemple, *Essai*, p. 289.

¹² Cf. *Spinoza et le problème de l'expression*, chapitre XVII.

¹³ C'est le second sens, désormais sélectif, de l'Amor fati et de l'Eternel Retour, comme fidélité à l'événement : dans cette décision, ne doit revenir que l'intensité la plus haute, celle qui assurait l'unité de ton, le style d'une existence. L'Eternel Retour assure une totalité par extension, au sens où, à travers lui, c'est le hasard des rencontres, des états de choses, que l'on transforme en destin. Cf. *Nietzsche et la philosophie*, p. 77-82, et *Logique du sens*, chap.5 et 24. Voir aussi *Mille Plateaux* ("De la ritournelle") : "on appelle ritournelle tout ensemble de matières d'expression qui trace un territoire" (p. 397).

miroir reste forcément inconcevable, quand on éprouve toute chose par la pulpe de ses doigts. Pourtant, en cherchant à percer le mur, l'aveugle aura cette formule éblouissante : c'est "une machine qui met les choses en relief loin d'elles-mêmes..."¹⁴. Même si un miroir est plat, même si l'intuition, la donation, n'est pas possible, la traduction s'avère rigoureusement exacte. Et de fait, en dehors des purs phénomènes optiques qui échappent à sa puissance, l'aveugle parvient à retracer les connexions des autres dans sa propre langue. Par superpositions, il recrée pour son propre monde l'univers du visible. Ainsi, Nicholas Saunderson, aveugle et géomètre, se construisit une machine à calculer palpable : pour remplacer notations et tracés, il imagine une arithmétique et une géométrie pour les doigts. Dans ce parcours artificieux, naïf et rusé, le monde se reconstruit par extension, transposition, recoupages partiels. C'est dire deux choses : d'abord, que le champ de l'expérience ne préexiste pas au parcours lui-même, l'unité ne se montre qu'au détour de l'invention, quand la puissance s'exerce. Le second aspect, c'est qu'un ordre final n'est pas nécessaire, pourvu qu'il y ait du tact : une puissance d'analyse, qui suit les variations d'intensités¹⁵. Pour l'aveugle, le tact, c'est la notion commune, le fil de trame, l'intensité dominante qui entre en résonance avec tous les ordres sensibles, c'est la ritournelle qui vient tracer le territoire. Il suffit de cette dominante, il suffit du tact pour que tout l'être soit donné, dans l'infini de ses nuances, avec la garantie constante d'un accord avec le monde, d'un exercice, accord *pratique* qui s'éprouve à même la chair. C'est l'usage qui fait l'expérience, pourvu qu'on l'invente, pourvu que la puissance s'exerce. Si nous l'exerçons, alors, comme les aveugles, nous pouvons transformer le manque, en remplissant l'absence.

¹⁴ Diderot : *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, éd. Vernière, in : *Oeuvres philosophiques*, Garnier, p. 84.

¹⁵ "Saunderson voyait donc par la peau; cette enveloppe était donc en lui d'une sensibilité si exquise, qu'on peut assurer qu'avec un peu d'habitude, il serait parvenu à reconnaître un de ses amis dont un dessinateur lui aurait tracé le portrait sur la main...." *Ibidem*, p. 117.